

mystérieuses des choses. Mais à l'aide du raisonnement, chaque idée acquise devient un germe fécond d'où sortent sans cesse de nouvelles idées; le cercle si étroit de nos perceptions et de nos souvenirs est franchi; la pensée voit son domaine s'étendre indéfiniment.

Tant de jugements que nous portons tous les jours sur les objets les plus frivoles et sur les plus graves, sur le caractère et la conduite des autres, sur la pluie et le beau temps, la santé, la maladie, sur les récoltes, etc., tous les calculs, projets, sentiments qui en découlent, n'ont pas d'autre origine que le raisonnement inductif. C'est aussi l'induction qui est le fondement de la physique et des sciences naturelles dont le principal objet est l'étude des lois et du plan de l'univers.

La déduction ne rend pas à l'esprit humain de moindres services; elle engendre tout un ordre de sciences telles que les mathématiques, le droit, la théologie, etc., qui consistent à développer les conséquences de certaines vérités générales servant de base au travail de l'esprit.

### III.

DES IDÉES EN GÉNÉRAL. — DE LEUR ORIGINE. — DE LEURS DIFFÉRENTS CARACTÈRES. — DE LEURS DIVERSES ESPÈCES.

Après avoir étudié en elles-mêmes les facultés de l'entendement, il faut considérer les résultats de leur action et les fruits que nous en retirons.

Parmi les produits de l'intelligence, le premier de tous et le plus général, le fait élémentaire, pour ainsi dire, de l'entendement, c'est l'idée.

Qu'est-ce que l'idée? Les définitions que donnent les philosophes sont très-divergentes. Selon quelques-uns, l'idée serait un sentiment distinct, ce qui suppose l'identité de la pensée et du sentiment.

La logique enseigne, comme nous le verrons, à ne pas définir les faits primitifs qui, par leur nature, échappent à la définition. Suivons ce sage précepte, et bornons-nous à dire que l'idée est la connaissance sous sa forme la plus simple.

Différentes espèces d'idées.

Les idées se partagent en différentes espèces, d'après le point de vue sous lequel on les considère.

Considérées sous le point de vue de leurs objets, elles sont aussi

nombreuses que les êtres sortis de la main du Créateur. Nous possédons des idées *sensibles* ou idées des objets connus par les sens, tels que les corps; des idées *intellectuelles* ou idées des objets étrangers au corps, tels que l'âme, Dieu, etc.; des idées *morales*, ou notions du bien et du mal, du vice et de la vertu, etc.

Considérées sous le point de vue de leurs qualités, elles sont *vraies* ou *fausses*, *distinctes* ou *confuses*, *claires* ou *obscur*, *abstraites* ou *concrètes*, *générales* ou *particulières*, *collectives* ou *individuelles*. Une idée vraie est celle qui est adéquate à son objet. L'idée concrète est l'idée d'une substance envisagée avec l'ensemble de ses qualités; l'idée abstraite est, au contraire, l'idée d'une qualité détachée de sa substance. Une idée qui s'étend à un grand nombre d'individus, comme l'idée d'humanité, est une notion générale; celle qui représente un seul individu, comme l'idée de Pierre ou de Paul, est particulière ou individuelle.

Idées absolues; idées relatives.

Considérées sous le rapport de la contingence et de la nécessité de leurs objets, les idées se partagent en *absolues* et *relatives*. Une idée absolue est l'idée d'une chose nécessaire ou qui ne peut pas ne pas être ce qu'elle est. Une idée relative est l'idée d'une chose contingente ou qui peut être autrement qu'elle n'est.

Ainsi, un objet matériel, un livre est devant moi; le toucher me fait connaître son poids et ses dimensions; la vue me révèle sa couleur et les lettres dont ses pages sont couvertes; je ne doute pas qu'il existe; mais, en même temps, je conçois qu'il pourrait ne pas exister ou être tout autre. Il a commencé le jour où la main d'un ouvrier a réuni ses feuilles éparées; cent fois depuis il a pu être déchiré ou brûlé; s'il l'était, ma raison ne s'étonnerait pas. L'idée de ce livre a donc pour objet une chose qui peut ne pas être, une chose qui est contingente; elle est une idée contingente.

Mais tandis que je vois ce livre et que je le touche, je conçois qu'il est situé dans l'espace, et qu'un certain laps de temps s'est écoulé depuis que l'auteur l'a composé. Or, en est-il du temps et de l'espace, comme il en est de ce livre? Puis-je admettre qu'ils n'existent pas? Que chacun s'interroge et il verra clairement que non. Ce livre anéanti, le lieu où il était subsiste; la durée qui le renfermait poursuit son cours. Que dis-je? c'est en vain que par la pensée nous anéantirions tous les livres, tous les corps, tous les événements, le vide qui suivrait cette ruine immense ne serait point, pour la raison, la destruction du temps et de l'espace. En un mot, les idées de temps et d'espace, comme l'idée de

Dieu, ont pour objet une chose qui ne peut pas ne pas être, une chose qui est nécessaire ; ce sont des idées nécessaires.

Deux caractères secondaires de nos idées, la *particularité* et l'*universalité*, découlent de leur *contingence* et de leur *nécessité*.

Tout objet contingent est fini. Son existence qui a eu un commencement est de toutes parts circonscrite par d'autres objets auxquels il sert lui-même de limites, et l'idée qui le représente participe à ses bornes. Elle n'est pas vraie en tout temps, en tout lieu, pour tous les esprits. Elle est déterminée, individuelle, particulière.

Mais ce qui ne peut pas ne pas être, ce qui est nécessaire, est partout et toujours ; autrement il ne serait pas nécessaire. La causalité est une conception nécessaire, aussi l'étendons-nous à tous les phénomènes, affirmant, sans la plus légère hésitation, que, quels qu'ils soient, ils ont tous une cause. La justice est une conception nécessaire, aussi est-elle obligatoire pour tous les hommes qui sont tous également tenus de la pratiquer, malgré les différences qui résultent de l'âge, du tempérament, de la position sociale.

En résumé, toute idée *absolue* est *nécessaire* et *universelle* ; toute idée *relative* est *contingente* et *particulière*.

Cette analyse des caractères de nos idées jette une vive lumière sur la question si controversée de leur origine et de leur formation.

#### Origine des idées.

La connaissance humaine a trois origines : la *conscience*, les *sens* et la *raison*.

En effet, puisque toutes nos idées peuvent se ranger en deux grandes catégories, les idées relatives et les idées absolues, la question de leur origine se réduit à savoir comment nous avons acquis ces deux classes de notions.

Or, parmi les idées relatives qui doivent appeler d'abord notre attention comme étant les plus familières à l'esprit humain, les unes ont pour objet la matière, les autres l'âme, l'esprit.

La source où nous avons puisé les premières n'est pas difficile à découvrir : c'est, comme nous l'avons déjà vu, la sensation qui suit l'impression des choses extérieures sur nos organes. Il faut voir les corps pour en connaître la couleur. Il faut les entendre pour en discerner le son. Il faut les toucher pour savoir qu'ils sont étendus, solides. Un sens de moins diminue la connaissance que nous avons de la matière ; un sens de plus nous permettrait peut-être d'y découvrir une foule de propriétés nouvelles.

Mais les sens ne sauraient nous donner la connaissance de l'âme

et de ses opérations. L'âme ne tombe pas sous les sens ; on ne la touche ni on ne la voit. La faculté qui nous révèle à nous-mêmes est, comme nous l'avons déjà fait entendre, un pouvoir purement spirituel, la *conscience*. C'est la conscience qui nous instruit de tout ce qui se passe en nous, comme la sensation nous avertit de tout ce qui se passe au dehors. C'est elle qui nous fait connaître nos plaisirs, nos peines, nos craintes, nos espérances, nos désirs, nos pensées, nos résolutions, les opérations et les facultés de notre âme, et les attributs essentiels de la personne humaine, la simplicité et l'identité. La conscience devient par là l'origine de plusieurs idées importantes, qui ne peuvent dériver des sens. En nous apprenant que notre âme est active, elle nous donne l'idée de cause ; en nous apprenant qu'elle est une, elle nous donne l'idée d'*unité* ; en nous apprenant qu'elle est identique, c'est-à-dire qu'elle ne change, ni ne varie, elle nous donne la notion d'*identité*. Comme on désigne habituellement les sens et la conscience par le nom d'*expérience* ou *observation*, nous pouvons poser comme indubitable que l'expérience ou l'observation est l'origine de toutes les idées relatives, qu'elles aient pour objet la matière ou l'esprit.

Que les idées absolues ne sauraient dériver des sens ni de la conscience

En est-il de même des idées universelles et nécessaires ? Viennent-elles également de l'observation, soit que l'observation les ait directement produites, soit qu'elles résultent de l'action des facultés de l'esprit opérant sur les données expérimentales ? Tel est le nœud du débat mémorable qui a partagé l'antiquité, le moyen âge et la philosophie moderne.

La question a été résolue en faveur de l'expérience par une école célèbre qui a reçu du caractère et de l'exagération même de ses doctrines le nom d'école *empirique* (de *ἐμπειρία*, expérience), c'est-à-dire qui s'appuie exclusivement sur l'observation. Suivant l'école empirique, les idées absolues découlent de l'observation comme les idées relatives ; la seule différence est qu'elles n'en viennent pas directement, mais qu'elles sont dues à un travail ultérieur de l'esprit. Ainsi, nous devons aux sens l'idée de *montagne* et l'idée d'*or* : n'ayant ces deux idées, nous formons l'idée de *montagne d'or* que les sens ne nous donnent pas immédiatement. De même, nous voyons des causes particulières : supprimant les imperfections qu'elles présentent et qui les limitent, nous concevons une cause infinie et illimitée qui est Dieu.

L'empirisme s'est produit à toutes les grandes époques de l'histoire de la philosophie. Enseigné au moins d'une manière implicite dès les

premiers temps de la philosophie grecque par une école célèbre, l'école d'Ionie, il a depuis trouvé des partisans nombreux ; chez les anciens : Démocrite, Épicure, Lucrèce ; chez les modernes : Hobbes, Gassendi, Locke, Condillac. Chacun de ces philosophes a donné une explication qui lui est propre ; mais tous ont cela de commun que, selon eux, l'intelligence ne possède pas une seule idée qui, directement ou indirectement, ne vienne de la conscience ou des sens.

Mais une pareille doctrine donne lieu à d'insurmontables difficultés :

1<sup>o</sup> Elle n'explique ni l'universalité ni la nécessité des notions absolues. En effet, par les sens et la conscience, nous ne sortons ni du lieu où nous sommes ni du moment actuel. Nous voyons ce qui se passe ici, là, à telle heure, et rien au delà. Vainement nous appelons à notre aide la mémoire et le témoignage : le témoignage et nos souvenirs sont bornés comme nos perceptions. Vainement nous élaborons les données de l'observation : ces données ne peuvent rendre ce qu'elles ne contiennent pas, des jugements universels. Est-ce l'observation qui nous a appris que tous les phénomènes de l'univers sans exception ont une cause et se produisent dans le temps ? Non certes, puisque nous n'avons observé qu'un nombre de phénomènes très-restreint.

Mais les notions expérimentales sont moins encore, s'il se peut, nécessaires qu'universelles. Que nous montre l'observation ? Ce qui est, non ce qui doit être. Je veux que nos sens, aidés de la mémoire et de l'induction, aient le pouvoir de nous découvrir tout ce qui s'est passé ou se passera dans l'univers ; je veux que nul phénomène n'échappe à nos laborieuses investigations ; encore ne saurions-nous pas, par cette voie, que les faits ont dû se passer de telle manière, et qu'ils ne pouvaient se passer autrement ? Il n'y a pas une expérience au monde capable de nous faire connaître que nul corps ne saurait exister en dehors de l'espace, et que, nécessairement, l'espace renferme tous les corps. La nécessité ne se voit pas, ne se touche pas, ne se sent pas.

2<sup>o</sup> La doctrine empirique, en rapportant les idées absolues à l'observation, est conduite à les dénaturer pour les faire rentrer dans les conditions de l'hypothèse. Qu'est-ce, par exemple, pour Locke et ses disciples, que la causalité ? C'est la succession. Qu'est-ce que la substance ? Une collection de qualités. Qu'est-ce que le bien ? L'utile. Qu'est-ce que l'infini ? La négation du fini. De là sont résultées les conséquences les plus funestes pour la morale, la religion, l'art, dont les bases ont été ou renversées ou ébranlées. L'empirisme a eu presque toujours pour résultats le scepticisme et le matérialisme.

Origine des idées absolues.

L'erreur et les dangers de la doctrine empirique ont conduit un grand nombre de philosophes à chercher aux idées nécessaires une origine autre que les sens et la conscience. Platon les considère comme des reminiscences d'une vie antérieure, où l'âme contemplant, au sein même de l'intelligence divine, le vrai, le beau et le bien absolu. Descartes veut qu'elles soient *innées* ou empreintes dans l'esprit dès la naissance, par opposition aux idées *adventices*, ou qui viennent du dehors, et aux idées *fictives*, ou que nous formons nous-mêmes. Kant ne voit dans les conceptions nécessaires autre chose que des lois ou formes purement subjectives de notre croyance. D'autres les attribuent à une révélation primitive qui se serait transmise d'âge en âge dans la société.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer avec détail ces théories. Un point incontestable, c'est que les idées absolues constituent un ordre à part de notions irréductibles à l'expérience. Si on désigne, comme on le fait ordinairement, sous le nom de *raison*, le procédé, quel qu'il soit, par lequel l'esprit les acquiert, nos idées, comme nous l'établissions en commençant, se trouveront avoir deux origines : la raison et l'expérience. Par l'expérience, nous formons les idées relatives ; celles qui se rapportent au corps dérivent de l'expérience sensible ou des sens ; celles qui se rapportent à l'âme, de l'expérience psychologique ou de la conscience. Par la raison, nous concevons les idées absolues, et avant tout l'idée de Dieu qui est le centre de toutes les autres.

Après avoir saisi la vérité sans la chercher, en vertu des seules lois de l'intelligence, l'esprit revient sur la notion obscure qu'il en avait d'abord acquise et qu'il transforme au moyen de l'activité volontaire. À l'aide de l'attention qui analyse les objets, de la comparaison qui les rapproche, du raisonnement qui découvre les propriétés les plus cachées, enfin par la puissance du langage qui fixe la pensée, nous donnons à nos idées de la précision, de la clarté, de l'étendue. Particulières et concrètes à leur origine, elles deviennent abstraites, collectives, générales ; elles engendrent des idées nouvelles qui à leur tour en produisent d'autres. Ainsi se développe la connaissance humaine ; ainsi naissent et marchent les sciences par les forces combinées du génie et de la volonté.

## IV.

## DES NOTIONS ET VÉRITÉS PREMIÈRES.

Une conséquence de l'étude à laquelle nous nous sommes livrés, c'est que l'entendement possède des idées fondamentales qu'il n'a pas tirées des sens, et qu'il n'a pas formées lui-même à l'aide du raisonnement. Ces idées si importantes pour l'homme ont souvent reçu le nom de *notions* ou *vérités premières*, par opposition aux *vérités secondes*. Elles ont en effet cela de propre qu'elles ne supposent aucune autre idée qui leur soit antérieure, et qu'elles sont la base essentielle de nos connaissances. La définition qu'on peut donner des notions ou vérités premières, c'est donc que toutes les autres en dérivent, et qu'elles-mêmes ne dérivent d'aucune autre, que l'entendement ne peut s'élever au-dessus, et que s'il ne s'appuyait pas sur ce principe inébranlable de toute vérité, les vérités les plus simples lui échapperaient.

## Caractères des vérités premières.

Trois caractères, selon la remarque du père Buffier, distinguent les premières notions.

Elles sont si claires que, quand on entreprend de les prouver ou de les attaquer, on ne peut le faire que par des notions qui ne sont pas plus claires, ou même qui le sont bien moins encore.

Elles sont si universellement répandues chez tous les hommes qu'on les retrouve partout les mêmes, dans tous les lieux et dans tous les temps, et que ni l'ignorance, ni les préjugés ne peuvent les détruire.

Enfin elles sont si fortement imprimées en nous, qu'elles nous dirigent dans nos jugements et dans notre conduite, et que ceux-là mêmes qui les nient, sont obligés de les suivre à leur insu et de contredire dans la pratique leurs maximes spéculatives.

## Exemples de vérités premières.

A considérer la nature des vérités premières, il semblerait que la philosophie doit en posséder depuis longtemps une liste exacte. Ce travail a été entrepris en effet plusieurs fois, mais toujours en vain. C'est que l'analyse de la pensée est d'une délicatesse extrême, d'une difficulté infinie, surtout lorsqu'il s'agit de dégager les notions élémentaires qui ont servi à engendrer toutes nos connaissances.

Aristote distinguait sous le nom de *catégories* dix notions qu'il considérait comme essentielles : la *substance*, la *qualité*, la *quantité*, la *relation*, le *temps*, le *lieu*, la *situation*, l'*action*, la *passion*, la *manière d'être*.

D'autres philosophes venus après Aristote, se sont placés à un autre point de vue dans l'étude des notions premières, et les ont classées d'une manière différente. Sans reproduire ici les divers systèmes qui ont été proposés, nous nous bornerons à citer comme exemples les notions les plus apparentes; celles qui se détachent, pour ainsi dire, avec le plus d'éclat sur le fond de la pensée humaine.

1° Tous les hommes ont la notion de l'espace qui contient les corps: tous savent qu'il n'y a pas de corps qui ne soit dans l'espace, et que l'espace s'étend au delà de tous les corps, qu'il est immense.

2° Tous les hommes ont la notion de la durée; ils connaissent la relation nécessaire de la durée aux événements qui s'y produisent; ils conçoivent la durée sans bornes, l'éternité.

3° Il en est de même de la substance et de ses qualités, de la cause et de ses effets. Nous croyons que toute qualité suppose une substance, que tout fait a une cause. Aussi, apercevant dans l'univers une variété prodigieuse d'êtres et de phénomènes qui ne sont pas leur cause à eux-mêmes, nous affirmons l'existence d'une cause souveraine qui les a créés et que nous appelons Dieu.

4° L'entendement possède la notion première du bien et du mal, du devoir et du droit, du mérite et du dé mérite. Il connaît avec évidence que nous sommes tenus de ne pas nuire à autrui, d'honorer nos parents, de respecter la parole donnée, et que celui qui viole ces obligations sacrées est digne de châtement, que celui au contraire qui les accomplit, même aux dépens de ses intérêts, est digne de récompense.

5° Tous les hommes enfin ont l'idée du beau, et cette idée est le fondement commun de tous les arts.

C'est aussi parmi les notions premières qu'il faut ranger les vérités appelées axiomes, et qui, dans la géométrie par exemple, ont un rôle si important.

Après les détails dans lesquels nous sommes entrés au sujet de l'origine des idées, il serait inutile d'insister sur la manière dont nous connaissons les vérités premières. Il résulte de tout ce qui précède, qu'elles sont immédiatement conçues par la raison à qui elles sont en quelque sorte inhérentes.

## V.

## DE LA MÉMOIRE, DE L'ASSOCIATION DES IDÉES, DE L'IMAGINATION.

## De la mémoire.

La *mémoire* est la faculté qui nous rappelle le passé. Elle ne peut nous le rappeler qu'autant qu'elle a recueilli nos connaissances à mesure de leur formation et qu'elle en a gardé le dépôt. Elle comprend donc deux faits élémentaires : 1° la conservation des idées; 2° leur reproduction ou rappel. Le premier de ces faits échappe à l'observation. Où et comment les idées se conservent-elles? La conscience est muette à cet égard. Le second fait peut, au contraire, aisément s'observer.

Il nous arrive souvent de ne pas reconnaître nos anciennes idées quand elles se reproduisent. Ainsi le rêveur et l'artiste ne s'aperçoivent pas que les perceptions qu'ils ont eues autrefois leur ont fourni, à l'un tous les éléments de sa rêverie, à l'autre tous les traits dont il compose ses tableaux. Cette reproduction d'une idée, sans la conscience que nous l'avons eue, s'appelle proprement *conception*. Lorsque la conception est accompagnée de la reconnaissance de son objet, elle se transforme et devient le *souvenir*, qui est par excellence l'acte de la mémoire. Nous nous souvenons toutes les fois que nous nous retraçons un objet absent ou un fait passé.

Le souvenir comprend trois éléments : 1° la persuasion de l'existence passée de l'objet qu'on se rappelle; 2° la notion de la durée qui s'est écoulée depuis que cet objet a frappé pour la première fois la vue; 3° celle de l'identité personnelle, c'est-à-dire la croyance que nous qui nous souvenons et nous qui avons autrefois connu, nous sommes une seule et même personne.

La formation du souvenir suppose que nous avons accordé un certain degré d'attention à l'objet; car c'est une vérité d'expérience que la mémoire laisse échapper la plupart des événements et des choses qui n'ont pas été gravés dans l'esprit par une forte et sérieuse application.

## De l'association des idées.

Une autre condition nécessaire à la naissance du souvenir, c'est qu'il soit éveillé par un autre souvenir ou par une perception analogue.

Le philosophe anglais Hobbes assistait un jour à une conversation

sur les guerres civiles qui désolaient l'Angleterre, lorsqu'un des interlocuteurs demanda combien valait le denier romain. Cette question inattendue semblait amenée par un caprice du hasard et parfaitement étrangère au sujet de l'entretien; mais en y réfléchissant mieux, Hobbes ne tarda pas à découvrir ce qui l'avait suggérée. Par un progrès rapide et presque insaisissable, le mouvement de la conversation avait amené l'histoire de la trahison qui livra Charles I<sup>er</sup> à ses ennemis; ce souvenir avait rappelé Jésus-Christ, également trahi par Judas, et la somme de trente deniers, prix de cette dernière trahison, s'était offerte alors, comme d'elle-même, à l'esprit de l'interlocuteur.

Cette propriété que nos idées ont de s'appeler réciproquement est connue sous le nom d'*association* ou de *liaison des idées*.

Pour peu qu'on observe avec attention la manière dont une idée est éveillée par une autre, il est manifeste que ce rappel n'est pas fortuit, mais qu'il tient aux rapports secrets de nos conceptions. Ces rapports sont en grand nombre; nous citerons comme exemples: le temps, le lieu, la ressemblance, le contraste, les relations de la cause et de l'effet, du principe et de la conséquence, du signe et de la chose signifiée. Ce sont les principales sources de ces liaisons qui se forment entre nos pensées et qui occasionnent tous nos souvenirs. Ainsi la vue des lieux illustrés par de grandes actions nous rappelle les événements qui s'y sont passés; le nom d'un grand personnage fait songer à ses contemporains; l'œuvre nous rappelle l'ouvrier; un portrait, l'original; une idée, le mot qui l'exprime, etc.

Ces liaisons de pensées, il faut le remarquer, ne sont pas importantes pour la mémoire seule; leur influence s'étend sur toutes les parties de notre constitution. Ce sont elles qui déterminent nos goûts, nos préjugés, nos erreurs, la tournure de notre esprit et de notre caractère. Le talent des saillies, par exemple, tient principalement à l'habitude de saisir les relations les plus lointaines des idées, tandis, au contraire, que les liaisons naturelles et régulières font la solidité du jugement et la rectitude de la conduite.

Nos souvenirs peuvent s'éveiller sans le concours de la volonté; mais, dès qu'ils sont une fois nés, elle contribue de plusieurs manières à les modifier. D'abord elle leur donne de la clarté et de la précision; sous son regard, ils se déterminent et deviennent plus exacts. Puis, tandis qu'elle s'efforce de les éclaircir, elle en suscite un grand nombre de nouveaux. Combien de dates ne s'offrent pas souvent à notre esprit avant qu'il ait retrouvé la date oubliée qu'il cherche! Enfin, ce qui a plus d'importance, la volonté peut unir nos pensées selon le mode et les rapports qu'elle-même a choisis. Elle peut préférer un genre d'associations bizarres, mais faciles, à des liaisons plus régulières, mais

aussi plus pénibles à former. Elle peut rechercher les analogies lointaines, les oppositions cachées, les rapports accidentels, ou s'attacher aux relations de cause à effet, de moyen à fin, de principe à conséquence. Ce pouvoir de la volonté sur le souvenir a donné naissance à la *mnémotechnie*, qui est l'art de faciliter la mémoire en attachant nos idées aux objets les plus propres à les rappeler.

De l'imagination.

L'imagination est la faculté de former des idées qui ne correspondent à aucun objet réel, comme l'idée d'un cheval ailé ou d'un géant.

Quand on examine attentivement les produits les plus extraordinaires de l'imagination, il n'est pas difficile de reconnaître qu'ils sont formés d'éléments empruntés à la réalité, et que tout le rôle de cette faculté se borne à combiner à sa manière les notions et les souvenirs épars qu'elle a recueillis. Ainsi l'idée de *montagne d'or*, qui n'a pas son type propre dans la nature, résulte de la juxtaposition de deux idées très-réelles, l'idée d'*or* et celle de *montagne*. Analysez les œuvres de la poésie, de la peinture et de la statuaire; vous reconnaîtrez que les aventures les plus romanesques, les caractères les plus invraisemblables, les figures les plus impossibles, de même que les tableaux et les récits les plus naturels, ne sont qu'un assemblage de parties qui existent réellement en divers sujets, et que l'imagination rapproche et combine.

L'imagination n'est donc pas comme on pourrait le croire, un pouvoir simple et élémentaire, mais une faculté complexe, qui, dans son exercice, dépend de plusieurs autres. Les principales opérations qu'elle suppose, sont : 1° la *mémoire*, qui lui offre les matériaux sur lesquels son activité doit s'exercer; 2° l'*abstraction*, qui divise ces matériaux, qui isole une qualité, un trait, un détail de toutes les circonstances qui s'y rattachent dans la réalité; 3° l'*association des idées* qui permet d'unir entre elles ces parties détachées, d'en former un ensemble, soit le corps d'un récit, soit un nouvel être fictif.

A ces opérations essentielles viennent s'ajouter, dans le plus grand nombre des cas, la *réflexion*, la *sensibilité*, la *conception rationnelle du bien et du beau*, tantôt réunies, tantôt séparées. C'est guidé par la réflexion, que le savant parvenu aux limites où s'arrête l'expérience, imagine les hypothèses plus propres à expliquer les faits dont la cause échappe à ses observations. C'est à la lumière de l'idée du beau, que l'artiste, échauffé par cette notion sublime et vivifiante, dispose, dans le plus bel ordre, les matériaux que la réalité lui fournit, et enfante ces chefs-d'œuvre qui nous charment et nous captivent.

Quand l'imagination n'a plus pour se diriger, ni le goût, ni la réflexion, quand elle est abandonnée à elle-même, elle erre au hasard; les souvenirs qu'elle a recueillis s'enchaînent sans aucun ordre. Alors se produisent, pendant le sommeil, les phénomènes des *songes*; et, pendant la veille, ceux de la *réverie* et de l'*hallucination* ou de la *folie*.

La nature complexe de l'imagination rend cette faculté très-variable. L'organisation physique, le caractère, les habitudes, le climat, les institutions politiques et religieuses, toutes les influences extérieures qui entourent l'homme, agissent sur elle et contribuent à la modifier. De là ces différences prodigieuses qu'elle présente, suivant les individus, les siècles et les pays, et qui se manifestent d'une manière éclatante dans la poésie et les arts des différentes nations.

VI.

DES SIGNES EN GÉNÉRAL ET DU LANGAGE EN PARTICULIER.

Ce qu'on entend par signes.

Un *signe* est ce qui sert à représenter un objet absent ou invisible pour les sens. Ainsi les pulsations du pouls sont le signe de la vie; la hauteur du mercure, dans le tube barométrique, est le signe de la pesanteur de l'atmosphère; la fumée est le signe du feu; la grandeur et la magnificence dans les œuvres est le signe du génie.

Les sentiments et la pensée de l'homme sont inaccessibles aux sens extérieurs; ni l'ouïe, ni la vue, ni le toucher, ne peuvent pénétrer dans le sanctuaire réservé à la conscience. Les modifications de notre âme, nos besoins, nos désirs, nos connaissances resteraient donc cachés à nos semblables, si nous n'avions le pouvoir de les en instruire à l'aide de certains signes. Aucune relation ne pourrait dès lors s'établir parmi les hommes; la société n'existerait pas.

Du langage; diverses espèces de langage.

Le *langage* est l'ensemble de ces signes particuliers à l'aide desquels nous communiquons nos pensées à autrui.

Selon la nature et l'origine des signes qui le composent, le langage peut se diviser en langage d'*action* et langage *oral*, langage *naturel* et langage *artificiel*.

Le langage *naturel* est celui que la nature elle-même nous enseigne;

comme les cris inarticulés que pousse l'enfant, les exclamations que la joie ou la douleur nous arrachent, les mouvements désordonnés de la passion, etc.

Le langage *artificiel* est l'œuvre du génie de l'homme qui, de siècle en siècle, perfectionne et développe le langage naturel, ajoute de nouveaux termes à la langue qu'il parle, crée même de nouvelles langues à l'usage des sciences et des arts.

Le langage *oral* comprend les signes qui s'adressent à l'ouïe, comme les cris et la parole.

Le langage *d'action* s'adresse à la vue : c'est le jeu de la physiologie ; ce sont les diverses attitudes du corps, exprimant ou la prière ou la menace, ou l'amour ou la fureur ; c'est surtout le geste, cette parole des sourds et muets.

La parole est supérieure à toutes les autres formes du langage, soit en raison de la correspondance étroite qui existe entre l'organe vocal et l'organe de l'ouïe, et qui les destine spécialement à la communication de la pensée, soit à cause de l'aptitude de la voix à exprimer avec promptitude, facilité et précision les nuances les plus délicates du sentiment et de la connaissance. Mais la parole est par elle-même fugitive, et les traces qu'elle laisse dans la mémoire s'effacent rapidement. Il importait donc de la fixer, afin de donner ainsi de la clarté aux idées qu'elle exprime : de là est né l'usage des signes permanents ou de l'*écriture*.

Écriture hiéroglyphique ; écriture alphabétique.

Il y a deux sortes d'*écriture* : l'*écriture hiéroglyphique* et l'*écriture phonétique* ou *alphabétique*.

L'*écriture hiéroglyphique*, ainsi appelée parce qu'elle était employée anciennement par les prêtres égyptiens, peint directement les idées. L'*écriture alphabétique* n'exprime au contraire que les sons, ce qui l'a fait quelquefois nommer *phonétique*.

Il semblerait que des signes qui sont la représentation immédiate de la pensée, doivent être préférés à ceux qui ne traduisent que son image parlée. Mais cet avantage de l'*écriture hiéroglyphique* n'est qu'apparent. Quand on considère le nombre et la nature des signes dont elle est formée, et la difficulté de les lire ou de les écrire, on s'aperçoit qu'elle est très-compiquée, et qu'elle nuit au libre jeu de nos facultés intellectuelles. Il n'en est pas de même de l'*écriture alphabétique*, qui, à l'aide des lettres de l'alphabet, au nombre de vingt à vingt-cinq, représentant les sons élémentaires, exprime aisément toutes les modulations de la parole, et toutes les nuances de la pensée.

Origine du langage.

Une grave question que soulève l'étude du langage est la question de son origine. Peu de points ont donné lieu, surtout dans ces derniers temps, à de plus vifs débats. Les uns, Condillac, par exemple, veulent que le langage soit une création du génie et de la volonté de l'homme ; les autres, comme M. de Bonald, soutiennent que les facultés humaines n'auraient pas suffi pour l'inventer, et qu'il est un don, une révélation surnaturelle de Dieu. Deux points nous paraissent hors de contestation : le premier, que le langage renferme un grand nombre d'éléments qui sont d'origine humaine, ne fût-ce que les termes nouveaux, les tournures nouvelles dont chaque idiome s'enrichit de siècle en siècle, à mesure que les idées se cachent des signes primitifs, que sous ces éléments factices se cachent des signes primitifs, que chacun a spontanément employés et compris, et sans lesquels, dépourvu de tout moyen de s'entendre avec ses semblables, il n'aurait pu créer aucun signe artificiel.

La question, d'après cela, n'est pas de savoir si le langage est un don de Dieu ou une invention de l'homme, mais quelle part il faut faire dans l'établissement du langage à l'action divine et au travail humain, puisque ces deux causes ont contribué à sa formation. Une fois la difficulté réduite à ces termes, il faut considérer que l'isolement ne nous est pas naturel, que nous sommes nés pour vivre en société, et que nous avons dû recevoir, dès l'origine, les facultés nécessaires pour atteindre cette fin providentielle. Or, la société, pour ses moindres relations, exige des signes variés, précis et clairs ; les mouvements incertains et les cris inarticulés que la passion arrache aux êtres vivants ne présentent pas ces caractères. Dieu donc, puisqu'il ne fait rien en vain, a dû, en créant l'espèce humaine, lui donner un moyen de s'exprimer différent et moins imparfait ; l'homme, dès le berceau du monde, s'est distingué du reste des créatures par sa langue, comme il s'en distinguait par la raison. Mais, une langue, si parfaite qu'elle soit, ne vaut que par l'usage qu'on en fait avec conscience et liberté. Si l'homme n'avait pas remarqué et volontairement reproduit les signes qu'il avait reçus de Dieu, ces signes seraient restés pour lui un don stérile. La part de la raison dans la formation du langage, n'a donc pas seulement consisté à le développer, à le perfectionner ; elle a servi d'abord à le rendre nôtre, à nous l'approprier, et, par là, elle a été une des conditions de son existence et de sa fécondité. On a dit que la pensée n'existerait pas sans la parole ; il serait plus exact de dire que sans la pensée, la parole ne serait plus qu'un vain son qui frapperait inutilement

l'oreille. La parole et la pensée sont deux faits simultanés qui réagissent l'un sur l'autre. Primitivement, grâce au don divin, l'homme pense et il parle : par la pensée, il s'approprie la parole et invente de nouveaux signes à l'image des signes naturels; par la parole, il exprime, éclaire et développe la pensée. Voilà comment nous paraissent pouvoir se concilier les théories opposées de M. de Bonald et de Condillac.

## VII.

## INFLUENCE DES SIGNES SUR LA FORMATION DES IDÉES.

Le langage, qui est le premier lien de la société, est aussi l'instrument le plus efficace que l'entendement ait à sa disposition pour étendre et perfectionner ses connaissances.

Examinons les principaux services que le langage nous rend sous ce rapport :

Que le langage conserve la pensée.

Comme auxiliaire de l'intelligence, le langage sert premièrement à noter les idées à mesure qu'on les acquiert. Il favorise ainsi la mémoire et ne cesse de fournir à toutes les facultés de l'esprit de nouveaux et d'abondants matériaux; car ce ne sont pas seulement nos propres pensées qu'il nous remet sous les yeux, ce sont encore toutes celles de nos semblables; c'est, pour ainsi dire, le trésor entier de leurs connaissances, de leurs découvertes et de leurs souvenirs, dans lequel nous puisons librement dès que notre vue se repose sur les caractères qui les expriment.

Que le langage analyse la pensée.

Secondement le langage est un moyen régulier d'analyse pour la pensée. Chaque mot n'exprimant qu'une seule idée, nous sommes bien forcés, quand nous parlons, d'analyser nos pensées pour les communiquer aux autres, et quand les autres nous parlent, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas les analyses toutes faites qu'ils nous présentent. Et comme chaque langue a une syntaxe et une méthode d'après lesquelles les mots doivent se succéder dans un ordre fixe et régulier, il en résulte que toutes ces analyses ne se font pas au hasard, mais méthodiquement; d'où cette maxime profondément vraie

de Condillac, que les langues sont autant de véritables méthodes analytiques.

Que le langage concourt à la formation de la pensée.

Mais le langage ne sert pas seulement à conserver ou à analyser la pensée, il a un autre avantage non moins sérieux : il contribue à la formation d'un grand nombre d'idées que nous n'aurions jamais eues sans son secours, comme les idées abstraites, les idées générales et collectives. L'esprit a sans doute en lui-même la faculté de les concevoir; mais à peine formées, elles se dissiperaient promptement sous le regard même de l'esprit. La qualité abstraite irait rejoindre l'ensemble d'où on l'a détachée; l'idée générale se diviserait entre les individus dont elle résume les ressemblances; l'idée collective s'effacerait et s'oublierait, si nous ne donnions comme un corps à toutes ces conceptions vagues et fugitives. Comment, par exemple, pourrions-nous former, sans le secours des signes, l'idée d'un nombre un peu étendu? Comment exécuter les opérations de l'arithmétique, de la géométrie? Qu'on nous donne à faire de tête une règle de trois, ou à extraire la racine carrée d'un nombre élevé; sans le secours des signes, comment le pourrions-nous? Nous éprouvons déjà une difficulté sérieuse à ces calculs, même en alignant des chiffres qui du moins fixent et retiennent nos idées; que serait-ce si nous étions privés même des noms de nombre? La plus forte tête, l'organisation la plus exceptionnelle serait elle-même incapable, dans cette dernière hypothèse, de tout calcul un peu compliqué.

Si l'homme peut penser sans le secours des mots?

Frappés de l'influence décisive du langage sur la pensée, quelques philosophes se sont demandé si l'homme pouvait penser sans les mots. La question est plus curieuse qu'utile; car nous n'imaginons pas l'homme; nous le prenons tel qu'il est avec l'ensemble des facultés qu'il a reçues du Créateur, et de tous les moyens qui aident à son développement intellectuel et moral. Or, que parmi ces moyens figure le langage, c'est là un point qui ne peut pas être contesté. Veut-on savoir en outre si le langage est à ce point nécessaire que l'esprit ne puisse former une idée sans l'attacher à un signe, ni la concevoir indépendamment du signe qui la représente? Il semble que la plupart des idées, fussent-elles soumises à cette condition, la notion de l'existence personnelle y échappe. De quel signe en effet ai-je besoin pour savoir que je suis? Ainsi, l'intervention des signes a des limites, et après